

LA MESSE MEDIEVALE : XII° - XIII° SIECLE

Régression de la communion

Une grande piété eucharistique conduit paradoxalement à la régression de la communion. L'eucharistie et la pénitence sont des sacrements qui ont vraiment compté à l'époque médiévale. Mais on assiste moins à la messe pour recevoir le corps du Christ que pour **le voir**. On se confesse pour ainsi dire chaque jour alors que l'on ne communique que très rarement, généralement aux trois fêtes de Pâques, Noël et Pentecôte. Le sens du péché, la peur de l'enfer face à la très haute estime du corps du Christ, ainsi que la multiplication des exigences imposées par l'église (apparition du jeûne total dès le 5^{ème} siècle et de la continence conjugale) amplifient ce mouvement de régression de la communion.

C'est à cette époque qu'apparaît la lampe du sanctuaire perpétuellement allumée et que le pape Innocent III définit les couleurs liturgiques.

Jusqu'au XIII^{ème} siècle, la communion se fait habituellement sous les deux espèces et sous 3 modes possibles : on peut boire à la coupe, se servir d'une paille ou pratiquer l'intinction. Mais, pour des raisons d'hygiène et de commodité, la communion au calice est peu à peu supprimée et l'on communique sur la langue puis à genoux. La communion régressant, l'apport du pain quotidien (c'est-à-dire fermenté) de sa propre table perd de sa signification et le risque de moisissure lors de la conservation des saintes espèces renforce le recours à l'hostie. Exemple tiré de la vie de st Grégoire (12^{ème} siècle) : *Une femme qui, ayant reconnu à la communion, le morceau de pain qu'elle avait cuit elle-même, a du mal à y reconnaître le corps du Christ et refuse de communier.* L'exégèse rappelle que la sainte Cène se passe lors de la fête des pains sans levain et du coup, malgré d'après discussions avec les orientaux, **l'église latine introduit officiellement le pain sans levain qui devient l'hostie.** L'usage du pain sans levain n'existait alors que chez les Arméniens.

La messe devient l'affaire exclusive du prêtre.

La disposition interne des églises favorise la passivité des fidèles : ils se tiennent en effet debout dans la nef, séparés du sanctuaire par un jubé, et de l'autel par les chœurs des clercs qui psalmodient. L'autel quitte la croisée du transept pour le fond de l'abside. Le célébrant **revêtu d'habits liturgiques tourne le dos** à l'assemblée et peu à peu récite les prières à voix basse, cumulant les fonctions accomplies jusque-là par le lecteur, le chantre et l'assemblée. C'est aussi à cette époque que le célébrant prononce secrètement le canon.

Le rite de l'élévation

Contre les hérésies spiritualistes et surtout le catharisme, l'église mit l'accent aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles sur la présence réelle de Dieu dans l'eucharistie. Cette insistance sur l'aspect concret du sacrement trouva un écho profond dans la religiosité « des masses », qui assistaient à la messe comme à un spectacle, dans l'attente de la descente de Dieu sur l'autel. Aussi les fidèles, désireux de contempler ce qui était caché dans le sacrement, firent-ils pression sur les clercs pour qu'ils leur montrent l'hostie au moment précis où s'accomplissait le mystère divin. **Telle est l'origine du rite de l'élévation** qui fut réglementé au début du XIII^{ème} siècle en raison des abus fréquents : en certains endroits, on obligeait les prêtres à montrer trois fois l'hostie pendant la messe ! Ce goût du sensible se traduit également par les soins apportés à la construction des églises dans une religion où le culte demeurait l'acte essentiel, la principale fonction de la maison de Dieu était d'offrir aux mystères divins un cadre digne de leur grandeur, mais aussi d'aider l'homme à s'élever jusqu'à la splendeur du Créateur.

L'habitude des messes privées se répand et des autels sont adossés aux murs latéraux des églises, dans les transepts et dans les oratoires, de manière à permettre aux nombreux prêtres de célébrer pour le pardon des vivants et des morts.